

Le Musée National de Zurich

Autor(en): **Cingria, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **11 (1924)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-12396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



HORACE DE SAUSSURE S. W. B., GENÈVE

DESSIN

LE MUSÉE NATIONAL DE ZURICH

(Fin. Voir le dernier numéro du „Werk“)

Plus tard au 15^{ème} et au 16^{ème} siècle l'art domestique en Suisse se développe somptueusement. Il respire l'élégance républicaine des villes de la haute Allemagne. Il est citadin et opulent. Ces chambres brunes, cossues intimes évoquent des existences sensuelles et amoureuses à l'excès de la vie. Mais qu'y a-t-il de national dans cet art? C'est une adaptation allemande de certaines formes vénitienne qui ont laissé leurs souvenirs les plus nobles en Valteline et dans les Grisons pour venir parfumer de leurs grâces alourdies les demeures bourgeoises de nos guerriers en retraite.

Au 17^{ème} et au 18^{ème} siècle l'art de la Suisse patricienne garde le goût des formes cossues. Mais il a beaucoup perdu de sa lourde élégance et bien davantage encore de ce qui lui restait d'originalité. Petit à petit il abandonne l'Allemagne et Venise pour imiter l'art français. Il le fait en parvenu. Le résultat de cette pénétration nous donne un art, certes aimable quoique un peu bâtard et surtout qui nous amuse aujourd'hui par ses grâces naïves, pataudes et rustiques. Seulement cet art, pas plus que celui du 16^{ème} siècle nous parle du cœur et de l'âme, de l'inconscient et de la conscience des hommes qui composaient la ligue des 15 cantons.

Au 19^{ème} siècle, l'art national devient européen officiel et forcément gréco-romain et par là d'une nullité vraiment démocratique. Il n'est représenté au musée du reste que dans ses expressions les plus naïves et les plus sympathiques: la grosse diligence du Gothard et quelques uniformes. Et ce n'est pas parce que la porte de la diligence ou le brassard de ce dolman sont timbrés d'une petite croix blanche trapue sur un fond vermillon, que les formes de l'une ou de l'autre respirent les aspirations d'un sentiment profondément national.

Mais à côté de tout cet art religieux, bourgeois officiel, militaire, d'origine, allemand, italien ou français qui anime de formes élégantes, riches, amusantes ou bouffonnes tous les objets rassemblés dans les salles du Musée National, il s'y trouve en très petit nombre quelques témoignages d'un art décoratif très particulier qui révèlent des goûts autrement raffinés. Ce sont des objets, qui, s'ils rappellent parfois un peu et seulement l'Italie, sont pour la plupart du temps conçus en dehors des modes et des styles connus. Leur ajustage est particulièrement soigné; leurs formes sont ou d'une simplicité exquise, ou d'une étrangeté déconcertante: les couleurs qui les décorent sont choisies avec un sentiment extrêmement délicat des harmonies visuelles. Ils ont été créés pour l'usage ou le divertissement de ces bergers dont nous parlions plus haut, de ces gens encore à moitié sauvages qui poussent de grands cris préhistoriques en ramenant leurs troupeaux, ne se lavent pas, envoient à peine leurs enfants à l'école et ne parlent le français, l'allemand ou l'italien que dans la forme d'un patois rauque et difficilement compréhensible aux Européens. Cet art qui, du reste, de nos jours, est tout à fait tombé en décadence, est ignoré. Il a pris naissance dans la Suisse historique, voire

même assez récemment mais parallèlement à elle et sans aucune corrélation avec le développement officiel de la civilisation nationale.

Il semble apparaître soudain dans des régions qui furent relativement beaucoup plus civilisées à l'époque de l'art gothique, et où le moyen-âge féodal et républicain a laissé de nombreux témoignages d'un art plus somptueux, plus classique en quelque sorte, mais qui ne paraît avoir eu aucune influence sur l'art populaire qui nous occupe en ce moment. Ce que nous possédons comme documents appartenant à cette catégorie d'objets d'art semble toujours bien postérieur à l'époque où florissait l'art gothique. C'est au 17^{ème} et au 18^{ème} siècle, loin des villes, loin des gros bourgs, que cet art populaire semble naître et s'épanouir: on pourrait croire alors que dans toutes les campagnes il y avait des chambres décorées à fresques, des magnifiques armoires et des lits nuptiaux peints de couleurs aussi fraîches que celles des fleurs, de ces faïences de Thoune ou de Langenthal qui valent bien par leur décor certaines pièces de céramique persane, de ces verres ornés de devises et de cartouches fleuris. Dans les églises c'était l'époque de ces retables où les têtes de séraphins aux ailes étendues ou repliées semblent poser comme des papillons d'or sur des architectures fantastiques, sur des colonnes où s'enroulent de lourdes grappes de raisins, sur des frontons peints en faux marbre d'une couleur plus étrange et plus précieuse encore que celle des vrais. Dans les étables et les chalets c'était le temps où l'on sculptait les masques effrayants du Lœtschenthal qui sentent le charnier et rappellent l'art maoris, où l'on ajustait tous ces délicats ustensiles de bois qui servent à traire et à transporter le lait, ou bien à préparer le fromage, où l'on ciselait ces cuillères rondes si fines et si différentes des cuillères européennes, où le charbonnier de Château d'Oex découpait dans des papiers noirs, oranges, bleus, verts et or des tableaux en silhouette qui nous content les rêves et les puissants instincts décoratifs d'un grand artiste qui ne connut jamais les villes. Je placerai volontiers l'apogée de cet art vers le commencement du 19^{ème} siècle de 1820 à 1840. Il persista jusque vers 1850 à 1860 et céda après 1870 devant la diffusion des objets industriels populaires de provenance allemande, répandus par les foires et les bazars. Où l'on trouvait jadis un tableau en découpures ou en verre peint, on voit aujourd'hui un calendrier gaufré, chargé de poudres de verre, de dorures et de taches de couleurs vives; c'est parfois amusant et drôle, mais c'est d'une barbarie sans élégance ni noblesse et qui ne rappelle en rien les goûts raffinés du paysan et du berger suisse du commencement du siècle passé. Un chef-d'œuvre de cet art populaire était exposé il y a 2 ans dans la vitrine de l'antiquaire Dreyfus à Genève. C'était un antependium ou devant d'autel peint sur une toile blanchie à la craie. Cela venait d'une église de la Suisse primitive et cela devait dater de 1820.

Parmi d'étranges maisons à coupoles qui ressemblaient aux palais qu'on voit sur les tentures de l'orient, les Rois Mages défilaient à cheval et ensuite venaient s'agenouiller au pied de la Sainte Famille. Les Rois Mages étaient vêtus en généraux ou en ministres de l'époque du Congrès de Vienne, Saint Joseph en bourgeois de Balzac, les Vierges folles et les Vierges sages dont le cortège encadrait la scène principale portaient des jupes bouffantes. Et rien dans ces anachronismes surprenants ne prêtait à rire, la noblesse toute byzantine du style avec lequel étaient traités ces personnages les reportait bien loin en arrière ou au-delà de l'époque exacte du 19^{ème} siècle que leurs costumes précisaient. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau dans l'art d'Epinal toujours un peu mesquin et terre à terre ni jamais rien de plus beau dans l'art populaire russe. Il a certainement dû exister une âme suisse non militaire, non citadine, non bourgeoise: l'âme confuse du berger celte ou ligure, incomprise de tous ces régimes qui furent toujours inspirés par l'esprit des villes, et de ces villes, où depuis le moyen-âge la population s'est toujours renouvelée par l'apport des allemands naturalisés. Existe-t-elle encore cette âme primitive que la civilisation germano-helvétique refoule? Est-ce elle que nous retrouverions en décadence et revenue tout à fait à l'état sauvage dans ces bergers qui habitent ce chalet entouré de fange à 1280 mètres? C'est ce que le Musée National nous donne à penser en l'indiquant sans le préciser. Et cette précision, cette réponse il ne nous la donnera jamais, car la mort, je le crains bien, a visité depuis quelques années les salles de ce puissant organisme.

Contentons-nous donc des leçons qu'il peut encore nous donner et dont nous avons fait tout à l'heure notre profit. Actuellement le Musée National est aussi mort que l'Etat-major général. Comme eux il a fait son temps. On sent qu'il est rentré dans le passé et que le Zuricois ne s'y intéresse plus. Sans cela l'antependium des Rois Mages, repéré, signalé par des rabatteurs y eût été trouvé à sa place.

Le Zuricois d'aujourd'hui n'a plus le goût des donjons, de l'architecture gothique et des collections d'antiquités. Il conserve certes son beau musée avec soin, mais il l'a mis dans une armoire avec de la naphthaline comme un objet précieux qu'on a trop vu, dont on ne se débarrasse pas parce qu'on y tient quand même mais qu'on en veut plus voir dans son salon. Zurich n'est plus la ville des souvenirs historiques et de l'art du passé, c'est la capitale de l'art moderne en Suisse. Et c'est pour cela que le Kunsthau est bien plus familier aux voyageurs qui visitent aujourd'hui Zurich que le Musée National.

Alexandre Cingria.